

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 5

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



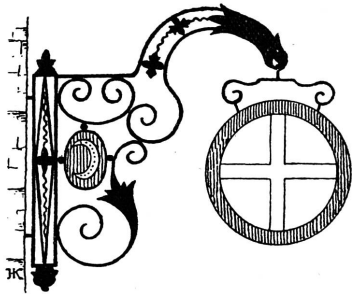
CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



LA VIEILLE ENSEIGNE

Il y a des choses qui passent, bien rapides : telles sont les années. Il y en a d'autres qui restent à travers les âges : ainsi la vieille enseigne. Il n'y en a qu'une ici ; car ces grandes inscriptions qui sont étalées tout au long d'une maison et qu'il faut lire lettre après lettre, ce ne sont pas des enseignes : l'œil doit se déplacer pour les voir d'un bout à l'autre. L'enseigne, elle, s'avance sur la rue et, gracieuse, se laisse prendre tout entière dans un seul regard, comme la jolie femme qui se penche à la fenêtre pour qu'on la regarde en passant.

Depuis quand est-elle là, avec son croissant d'or sur fond rouge qui représente l'armoire communale nous rappelle aussi le bailliage de la domination bernoise ? Quand a-t-on suspendu l'élégante « Croix-Blanche » qui nous parle du règne de la Savoie, des temps de la douce Loysse ?

Suspendue à l'angle de l'Hôtel de ville, autrefois « Maison de commune » et dans les tous vieux temps « Cabaret de la Croix-Blanche », elle a fait lever vers elle bien des regards. Le plus beau de ceux-ci lui fut accordé par la duchesse d'Orléans. Cette noble dame, venant de Lausanne pour reprendre la route d'Allemagne, arriva sur la place au pas ralenti de ses chevaux qui achevaient la montée de la cure : l'enseigne lui plut. Passait en ce moment le docteur Mellet : il lui plut aussi. Raisons suffisantes pour faire une halte dans l'agreste bourg. Mais il fallait un motif plausible : la duchesse ne tarda pas à le trouver ; laissant son cocher continuer la route, elle avisa, quelque cinq cents mètres plus loin, un pont sur un petit ruisseau, dont les eaux grossies (une année pluvieuse, ça n'est pas nouveau) favorisaient pleinement le projet vivement conçu. Arrivée au dit endroit, la voyageuse se pencha sur le bord de la voiture... on devine le reste, surtout si l'on n'oublie pas que, dans ce monde, une duchesse a plus de poids qu'une simple mortelle. Redresser la voiture, rebroussez chemin, se réfugier à l'Hôtel de Ville et y faire venir en hâte le docteur Mellet, c'était exaucer un double vœu que l'héroïne n'avait ainsi pas eu besoin de formuler. Pour laisser examiner et panser délicatement une plaie au genou, la blessée étendit sa jambe ronde que recouvrait une longue robe. Mais pour palper avec des doigts assez légers la blanche épaupe dont la clavicule se trouvait cassée, le médecin dut s'y prendre de tous les côtés et faire un suprême appel à toute sa science ! Le sujet était nouveau pour lui : même dans ce temps-là, un médecin de campagne n'avait pas tous les jours une princesse à soigner ! Enfin, après une auscultation aussi consciencieuse qu'émouvante pour lui, l'homme de science put assurer qu'aucune suite

fâcheuse ne succéderait au bain frais qu'avait pris sa noble cliente. Celle-ci le remercia d'un regard reconnaissant et prolongé. La « chambre de la duchesse » est encore là, justement à l'angle de l'hôtel où est suspendue la vieille enseigne.

Si, de nos jours, le cuisinier-chef de l'Hôtel de Ville doit préparer le dîner du concours de bétail, le thé des dames qui examinent les « travaux à l'aiguille », le souper du Tribunal ; s'il fournit le local à la société qui fait le plus de bruit, la Fanfare ; si l'hôtel est le rendez-vous habituel des personnalités officielles, c'est parce qu'il représente, dans le chef-lieu de district, le siège du gouvernement... de tout gouvernement d'ailleurs.

Tenez, en 1802, c'était le gouvernement helvétique. Les paysans s'étaient soulevés, ils avaient été à St-Sulpice. « Leur colonne était rentrée de plein jour ; sur la place on avait tiré ! noté ! et fait une Procession nocturne, le tout de dansé et publique ! » Lorsque le sous-préfet Jean-Daniel Gilliéron le questionna sur ces faits, Jean-Daniel Pasche, aubergiste, une main tendue en avant, l'autre sur le cœur et les yeux levés au ciel, put répondre au magistrat : « Citoyen sous-préfet, je ne puis donner aucun renseignement sur cette affaire, ne sachant rien à ce sujet. J'ai joué un rôle rien moins que passif dans l'insurrection. » Son auberge n'était pas un rendez-vous de révolutionnaires !

Et en 1665 (prenons au hasard) LL. EE. avaient ordonné la rénovation du bailliage, cette douce opération qui consistait à faire comparaître les gens pour établir les redevances à payer au « gouvernement paternel » Les commissaires désignés Gaudard, des Ruynes et Treytorrens furent en vain invités à s'installer dans un logement qu'un seigneur du voisinage leur avait préparé dans son château de la Dausaz, mais, déclare le seigneur offusqué, le sieur Gaudard ne voulut pas venir chez moi ; afin d'avoir le Dr Destraz pour assidue prud'homme, les commissaires furent logés, et très mal logés, dans un cabaret malpropre, à l'enseigne de la Croix-Blanche.

Il n'y avait pas de belle salle à manger vitrée, de piano électrique et de chauffage central !

Mais il y avait l'enseigne...
Et comme la jolie femme fait penser à l'amour qui demeure, la vieille enseigne qui reste gracieuse évoque... les années, non... les siècles !
Jaques Desbioles.

Souvenir de la sécheresse. — Un propriétaire des environs de F. reçut une lettre de son fermier qui lui disait en terminant :

«...Et surtout je tiens à vous faire savoir qu'il me reste encore beaucoup de bétail à vendre et que si vous avez besoin d'un bœuf, d'un veau et même d'un cochon, je vous prie de penser à votre serviteur.
N. N. »

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



CLIAO CRASET DE BOUBO !

N lè z'âme bin cliào bouïbo, l'è su. S'on l'ão dit craset, l'è pî po dere et pu l'è bon. Ein a que sant tant rebriqué-re que l'è tot plliési de lè z'oûre. Porri vo cein esplichâ tant qu'à dèman. Po vouâ, vu vo r'acontâ quaquene de cliào rebriqué de craset.

Po coumeincî, cliàque ao petit Tiennon à Bequellion, que sa mère l'ài desâi dinse :

— Te sâ, Tiennotet, t'i on croîtô crapaud. Se te vâo pas ître pe dzeinti, t'è tsandzo contre on outro.

— Tè faut pas mè fère accraire stasse, mère. N'è pas veré.

— Quaise-tè et porquie ?

— Te porràî jamé trovâ onna mère asse tou-pena po tsandzi on einfant sâdzo contre onna tsaravoûta quemet mè !

Reponds, ora, mère Bequellionna.

* * *

Ein revaitcé iena :

Du grand teimps, lo petit Féli desâi à sa mère que voliâve avâi onna chéra. Po fini, sa mère l'ài dit dinse :

— Eh bin ! sâ-to pas écrire onna lettra à la cigogne que t'ein apportâi iena ?

Lo Féli l'a dan écrit oquie que l'a betâ vè lo lindau de la porta. Houit dzo aprî l'avâi onna chéra.

Féli adan s'ein va vè la mère que l'êtâi justameint malâde, ao l'hi, et l'ài fâ :

— Se bahia cein que lo père derâi, se savâi que l'è mè que i'è cein coumandâ !

* * *

A la traisiéma :

Stasse s'è passâie à l'écoula. Luvi l'ài va ti lè dzo, mà l'ài adî oquie que l'a àobliâ : sa plionma, son potet à eintse, son grayon, sè folliette de papâ, sa palette, la foretta de son l'âvro de mot, et dinse tote lè matenâ et tote lè vèprâ.

Po fini, lo régent l'ài dit :

— Te sâ, Luvi, quand te sarâ sordâ et que t'arâi àobliâ ton fusi, qu'è-te que lè dzein vant dere de t'è ?

Luvi l'a fé reponse dinse :

— Mè preindrant pâo-t'ître po lo colonel, monsu lo régent !

* * *

L'è lo mîmo petit Luvi que lo régent l'ài fasâi fère on compto de tîta, que l'ài diant lo cartiu oral. L'ài demandâve :

— Ta mère va s'atsetâ on tsapî po treinta franc, dâi biau solâ tot batteint nâovo po quaranta franc et onna freppa (bague) po vingt franc. Qu'è-te que cein bailli ?

— Onna trevougna dâo diâbllio avoué lo pé-re ! que l'a repondu Luvi.

* * *

A l'écoulla assebin.

Liaudi l'avâi fé cein qu'on l'ài dit onna composition. Dèvessâi dere oquie su son tsat. Liaudi l'avâi châ à grante gotte po écrire clli l'épître et quand la baillè ao régent, stisse l'ài fâ :

— Vâi mâ, l'è la mîma que clliaque à ton frère. T'a copiï su li ?
— Que na, monsu lo régent, n'é pas copiï su li, mâ l'è lo mîmo tsat que no z'ai, no douï !

* * *

Sti coup, l'è la derraire.

La mère Matâire desâi à son croûio valottet :
— Atteindtè pî, vu dza prâo lo dere âo pére quemet t'i croûio, quand revindra à l'otto.

— Lo pére l'a pardieu bin raison, que repond lo craset, quand ie dit que lè femâlle sant rein que dâi tabousse. *Marc à Louis.*

Fleurs et couronnes. — Une dame à un petit garçon qui porte un énorme bouquet :

- A qui portes-tu ces fleurs, mon petit ?
- A Mme Dupuis.
- Eh bien, elle va être contente !
- J'crois pas, c'est pour son enterrement.

UNE MI-ÉTÉ AU GROS DE L'HIVER

DEPUIS quelque temps, les papiers de chez nous, les grands et les petits, faisaient état d'une prochaine inauguration par Bretaye, d'une nouvelle « piste de skis », où des acrobates viendraient d'un peu partout se donner rendez-vous et ne manqueraient pas d'étonner le monde avec les tours de force sur leurs semelles de bois de huit pieds de long.

Quand on m'a eu dit que les journaux du cercle, du district, du canton et même de l'autre bout du lac avaient été invités à venir regarder, je me suis dit qu'on n'avait pensé qu'aux jeunes et que si le *Conteur* avait été oublié, c'est bien sûr qu'avec ses septante ans bien sonnés on le trouvait bien trop vieux pour aller avec des douves de tonneaux sur ces hauteurs sublimes, où « le chamois broute en paix ». Pourtant vous savez tout bien que, si sa tête a blanchi, il est encore bien vert.

Et rien que pour leur faire voir qu'il se porte tout à fait bien, il y est allé pour son compte, tout guilleret, heureux de se réchauffer le corps et le cœur au bon soleil de la montagne en partageant quelques verres avec les amis de par là-haut. Ainsi dit, ainsi fait et le voilà déjà dans le train, direction du Simplon, avec son bâton et son sac, mais écoutez Fridolin vous raconter ça :
« Jusqu'à Villars, ça n'a pas encore été trop mal pour rester assis et fumer un bout de Grandson, mais depuis, quelle cohue, mes amis ! C'était plein comme un œuf, on a été obligés de se tenir « de pointe ». Heureusement que j'ai trouvé mon vieil ami François (c'était justement lui qui menait la mécanique du train) qui me fait comme ça :

— Eh ! vouaité nout'ami lo Conte, ceint va-t-é adi ?

— Mè assebin.

Avec tout ça nous voici arrivé à Bretaye et ce n'était, ma foi, pas d'orgueil de pouvoir se sortir de cette boutique d'outils de sports pour souffler un moment.

C'était pendable de voir, au bout d'un moment, la longue file des gens qui suivaient, à la queue leu-leu, le chemin creusé dans la neige. De loin, on aurait dit autant de fourmis portant chacune leur aiguille de sapin sur le dos ; seulement, il ne s'agissait pas de mettre deux pieds dans un soulier ou de conter des gandoises à sa voisine, car on aurait d'abord eu dégringolé dans le lac des Chalets et la culbute aurait pu coûter cher sur la glace !

Quand même qu'il allait tout à la douce, le Conteur ne fut pas le dernier sur place. La bise soufflait que ça ne sentait pas le renfermé et quand la fanfare se mit à jouer une de ces jolies valses du bon vieux temps, il en aurait peu fallu pour en tourner une, histoire de se réchauffer un brin.

Un coup de cloche et, depuis le petit replat au fin « coutset » du crêt, voilà un des gaillards qui part comme l'éclair. Arrivé au tremplin, qui est tout habillé d'un drapeau fédéral, notre homme vêtu de bleu et de blanc, prend le chemin des nuages ! — « Veille-toi la posée, c'est pire que de jouer aux quilles », lui crie quelqu'un depuis en bas. Mes amis ! quand on voit ces gaillards descendre du ciel comme des matous qui

retombent tout droit sur leurs pattes, on ne peut pas comprendre comment ils sont faits pour ne pas avoir tous les os brisés ! A peine en bas, en voilà déjà un autre prêt à partir. Eh ! qu'on ne puisse pourtant pas inventer une mécanique à serrer quand ça va décidément trop fort !

Chacun a dû faire trois fois cette « lugée de la metsance », où le diable y aurait bien sûr regardé à deux fois et où bien des crânes lurons auraient dit : « Sti coup, l'è bon por on iadzo ! »

Quand ça a été fini, et qu'on a vu qu'il n'y avait ni accidents ni anicroches, le Conteur a été plus tranquille et s'est dit que c'était le fin moment de boire un verre « sur la peur » !

Quelle cougnée, de nouveau, à la pinte de la Gare de Bretaye ! Pour sûr que ça a été de belles vendanges, pour le pintier et tant mieux, car c'est un bon gaillard !

Et si M. Louis-Charles — un ami du *Conteur* — qui a toujours eu le cœur sur la main, n'avait pas été obligé de faire signe à François d'aller emmoder sa mécanique, je crois bien qu'on serait encore en train de chanter *Notre aimable Patrie, Le Pays romand* ou bien *Ah qu'on est bien chez nous !*

A Villars, le Conteur n'a eu qu'à suivre la foule pour aller voir la distribution des prix.

Ce qu'il y eut de très clair et pétillant fut le bon vin qui coula, comme cela se doit, pour arroser toutes ces victoires. Pour finir, les jeunes s'en furent en tourner une au « Bar américain ». Le Conteur, lui, s'est contenté d'aller boire un bon verre d'Antagne à la santé de ses chers amis lecteurs, auxquels soit honneur et respect !

Fridolin.

RONDEAU DE SAISON

*Des pôles jusqu'à l'Equateur
Les gens se plaignent de la grippe*

*Qu'ils soient ministres, pasteurs,
Avocats ou hommes d'équipe,*

*Artistes nés ou amateurs,
Qu'ils se nomment Pierre ou Philippe,*

*Des pôles jusqu'à l'Equateur
Les gens se plaignent de la grippe.*

*Tout leur corps n'est que pesanteur,
Et, comme à la vie on s'agrippe,*

*Ils s'agrippent à leur docteur,
Par terreur de casser leur pipe...*

*Des pôles jusqu'à l'Equateur
Les gens se plaignent de la grippe.*

Lisette.

LETRE D'AMERIQUE

UNe fidèle abonnée nous transmet les lettres que lui adresse son cousin « d'Amérique ». Nous ne résistons au plaisir de la communiquer à nos lecteurs.

Cincinnati, Ohio, 24 novembre 1931.

Ma chère cousine,

Votre cousin Philippe d'Outre mer va souvent en Suisse (par la pensée) ; mais cela n'est pas assez. Il tient, par ces lignes, à vous remercier pour l'envoi des journaux, surtout pour le *Conteur Vaudois*, qu'il va conserver précieusement. Ce qu'il aimerait beaucoup mieux pouvoir faire, cependant, serait d'envoyer un chèque suffisant pour en assurer la publication et la préservation *du vilhio dêvesa*. Mâ, pè le tein que fâ, que les affaires vant tant mau, vu pudè bin comprendre porqu'è é faut que sè pàsse de cé plliési. E va enveyi dé papaïs dé pè tzi-no, dein cé veladzo dè « Cinci ».

Du 26 novembre.

Après des semaines d'un temps magnifique et d'une température de mi-avril, tout soudainement, nous avons 25° Fahrenheit ! Légumes et fleurs sont morts pour cette année, et ce matin, il y a un manteau de neige. Il y aura d'autant plus d'accidents par les automobiles. « On » a beau voler des automobiles, et voler des banques, « on » en achète quand même. Mais ce « on » n'est pas nous, vo paudè bin ein crairè voutron cuezin *Philippe.*

Du 30 novembre.

Encore 13. O. Q. P. Il a plu, et la neige n'est plus, par ici. Programme pour demain 1er décembre : traduction pour un journal. Ensuite, à 4 heures, « speech » en français, entre deux microphones, pendant 15 minutes. Le soir, entre 7 et 10 heures, nouvelle expérience de laquelle vous aurez des nouvelles plus tard.

Sèdè vo bin que sarrâi n'a vergogne que le « Conteur Vaudois » ne pouèssè pas continuâ à contâ ? *P. P. Briol.*

N. de la Réd. — Nous tenons à rassurer notre fidèle lecteur quant à la question posée : Le *Conteur* continue à conter.

Choses et autres.

CONFUSION

I

— Dis donc, Luce, peux-tu me prêter cent sous, je suis fauché, c'est la fin du mois, et...

— Mille regrets, mon cher, pour moi aussi c'est la fin du mois...

— Voyons, ma petite Luce, en cherchant bien.

— A propos, Georges, restes-tu à la maison ce soir ?

— Ah ! non, impossible ; un rendez-vous urgent avec un copain.

— Un copain à boucles blondes, probablement ! Ecoute, Georges, si tu étais gentil, tu resterais ce soir à la maison. J'ai l'intention d'inviter mon amie à passer la soirée. Elle est charmante et tu nous ferais plaisir...

Georges regarda sa sœur avec l'air excédé que savent prendre les frères quand on leur propose une corvée.

— Est-ce le petit Rat ? dit-il sans empressement.

— Mais non, ce n'est pas Mado ; c'est une nouvelle amie que tu ne connais pas encore, elle vient d'entrer au bureau, elle s'appelle Nelly... Tout à fait le type que tu aimes. Tu connais son père de vue, c'est M. Tardy, le représentant des Machines Suger...

— Hum, de ton goût, je me méfie... Oui ou non, veux-tu me prêter cent sous ?

— On verra, si tu restes ce soir, peut-être ; sans cela, rien de fait, zut, mon cher !

L'heure avançait. Le frère et la sœur achevèrent lestement de déjeuner et se hâtèrent vers leur travail. Georges était employé de banque et Lucette sténo-dactylo chez un avocat.

II

Lucette avait vu juste, naturellement, sauf sur un point, le « copain » de Georges avait des boucles brunes. Il l'avait rencontrée un soir de décembre à la rue de Bourg. Il pleuvait, et elle avait les mains encombrées de petits paquets. En voulant ouvrir son parapluie, elle avait laissé choir une bonne partie de ses emplettes et Georges s'était trouvé là pour lui aider. Pourquoi s'était-il offert à l'accompagner ? Simple curiosité ? Attrait ? Elle l'avait accueilli avec une si parfaite bonne humeur, sans minauderie, et son rire sonnait si clair et franc ; ce n'était pas ce rire étudii qu'il s'égrenè en roulades interminables pour paillier une sottise ou masquer le vide d'une conversation et qui finit par être aussi désagréable que la sonnerie du réveille-matin.

Georges avait désiré la revoir et avait aidé le hasard, mais c'était de brèves rencontres, et, comme il craignait de paraître indiscret, il ne savait pas grand-chose d'elle, sinon qu'elle s'appelait Hélène et que son père donnait des leçons. Il la quittait à l'angle de la rue qu'elle habitait, et il l'avait vue entrer au No 64, il en avait conclu qu'elle devait s'appeler Hélène Vogel, puisque sur la porte d'entrée il avait lu : *François Vogel, professeur.*

Pour en savoir plus long, Georges avait donc décidé d'inviter Hélène pour aller au cinéma, justement on y donnait une opérette ravissante. Mais il fallait faire les choses convenablement, et tandis qu'il se rendait au travail, il calculait : deux premières (on ne peut pas mener la fille d'un professeur en seconde), le vestiaire, les bou-